

cial dans les récits des historiens qui ont, eux-mêmes pris part aux événemens qu'ils narrent. C'est là qu'il faut chercher la cause du charme indicible qui fixe l'attention sur les pages de Ville-Hardouin, de Joinville, de Froissart et de Bernard Diaz, malgré la rudesse de la langue dans laquelle écrivaient les premiers, et en dépit du style âpre et diffus du dernier. Comment, en effet, refuser son attention à celui qui nous dit : "J'étais un des trois chevaliers envoyés par les croisés pour défier l'empereur grec (1). J'étais près du roi Louis (saint Louis) lorsque les Sarra-
"sins lançaient contre nos ouvrages leurs diaboliques feux gré-
"geois (2). Je me souviens d'avoir soupé avec un des cheva-
"liers qui tenaient pour la France au combat des Trente (3). Je
"causais avec Alvaredo, lorsque Cortez lui dit : "Mon fils Alva-
"redo, c'est Dieu qui nous envoie ce désastre pour nous punir
"de nos péchés. (4)."

Deux fois repoussé de devant les lignes américaines, Peckenham forma un nouveau plan d'attaque, conçu avec une hardiesse et une habileté digne du chef illustre sous les yeux duquel il avait appris l'art de la guerre. Il résolut de jeter un détachement sur la rive occidentale du fleuve pour s'emparer des batteries américaines et les tourner contre la position du général Jackson, tandis qu'à la tête du reste des troupes il livrerait l'assaut à toute notre ligne. Mais pour exécuter ce plan il fallait, avant tout, creuser un canal du *Bayou Catalan*, à travers les terrains intermédiaires, jusqu'au fleuve; canal assez profond pour y faire passer de grandes chaloupes armées de caronnades de fort calibre.

La confiance du succès qui animait le général Jackson, ne reposait pas seulement dans la force de la position qu'il avait habilement choisie. Il savait l'avantage que donne, à la guerre, tout ce qui excite l'enthousiasme du soldat, tout ce qui exalte son dévouement jusqu'au fanatisme. L'armée entière éprouvait l'horreur qu'inspire l'invasion étrangère, avec son cortège accoutumé, le pillage, l'insulte, l'arrogance des vainqueurs. Il n'était pas un seul de nos soldats-citoyens à qui l'histoire contemporaine n'eût appris la férocité brutale des mercenaires, qui, pendant trois jours, avaient saccagé Saint-Sébastien, ville habitée par des espagnols dont ils se disaient les alliés, sous les yeux mêmes de leur chef, impuissant à mettre un frein à leur sanguinaire indisciplin. La justice aussi de la cause qu'elles défendaient donnait à nos troupes ce pressentiment qui est souvent le gage le plus certain de la victoire.

Dans une armée citoyenne peu nombreuse, où chacun entourait les déserteurs et les interrogeait, en les conduisant au quartier-général, rien ne pouvait être caché à des soldats intelligents. D'ailleurs le général Jackson avait toujours eu pour maxime de prémunir les braves qu'il commandait, contre l'imprévu. En parcourant la ligne, dans la nuit du 7 ou 8 janvier, il annonça donc aux groupes qui se formaient autour de lui, la bataille pour le lendemain. Il recommanda à tous les chefs de pièce d'ouvrir leur feu sur les colonnes ennemies, dès qu'elles se montreraient dans les plaines; de bien observer l'effet du boulet et de la mitraille, pour ne pas tirer inutilement; de ne songer qu'à leurs canons et de laisser à l'infanterie le soin d'empêcher que l'ennemi n'arrivât sur leurs plates-formes.

L'armée apprit avec joie qu'elle était à la veille d'une bataille. Assurés d'un résultat glorieux pour nos armes, et certains de ne pas être inquiétés pendant la nuit (le général Peckenham craignait trop l'esprit de désertion des régimens irlandais, pour s'aventurer dans une attaque nocturne), nos soldats s'arrangèrent de manière à pouvoir obtenir, chacun à leur tour, quelques heures de sommeil, pour se préparer aux fatigues de la bataille du lendemain.

Ainsi que je l'ai déjà dit, dès le 6 janvier, l'armée anglaise avait achevé le canal de communication entre le lac et le fleuve. Mais plusieurs de ces accidens eurent lieu, que la fortune semble quelquefois combiner pour faire échouer à la guerre les opérations le plus habilement conçues. Le terrain alluvial que traversait ce canal s'écroula, sur une grande étendue, aussitôt le passage commencé des chaloupes canonnières, de manière à arrêter toutes les embarcations en arrière de l'éboulement. Ce fatal accident eut lieu pendant la nuit (on avait attendu l'obscurité afin que les chaloupes pussent arriver dans le fleuve sans être exposées au feu des batteries américaines sur la rive occidentale, qui dominaient toute la plaine). Il était trop tard pour rétablir le passage. Il fallut donc s'arranger pour transporter le détachement dans les seules chaloupes entrées dans le fleuve avant l'éboulement. Celles-ci ne pouvaient contenir que la moitié des troupes destinées à enlever les batteries américaines en face du camp anglais, et les retranchemens du général Morgan sur la rive occidentale du fleuve.

Cette circonstance, qui changeait matériellement le projet primitif, amena un inévitable retard dans l'opération, en empêchant que les deux attaques n'eussent lieu simultanément sur l'une et sur l'autre rive.

Le 8 janvier, un peu avant le jour, tandis qu'un tiers de l'armée américaine reposait encore de ce sommeil auquel les braves se livrent avec d'autant plus d'abandon qu'ils savent qu'il peut être le précurseur de celui de la tombe, une fusée nous annonça que l'armée anglaise marchait à l'assaut de la ligne américaine.

Sir Edward Peckenham avait formé deux colonnes d'attaque; celle de droite, où se trouvait le 95^e, les compagnies légères des 21^e, 4^e 44^e régimens et les deux corps noirs, sous les ordres du général Keane, ne devait faire qu'une démonstration, tandis que le général Gibbs, avec la colonne de gauche, composée des 4^e, 21^e, et 44^e, moins leurs compagnies légères et le 93^e, tout entier, enlèverait notre droite. Le centre, commandé par le général Lambert, formé du 7^e et du 43^e, devait rester en réserve, prêt à agir selon les circonstances. Le 44^e régiment, commandé par le colonel Miller, formant l'avant-garde de la colonne sous les ordres du général Gibbs, devait porter des fascines pour combler le fossé et des échelles pour escalader le parapet de la ligne américaine. On a prétendu que ce régiment irlandais avait été désigné parce que c'était le corps le plus nombreux de l'armée, et qu'ayant fait plusieurs campagnes en Amérique, il était plus propre à exécuter cette manœuvre périlleuse sous le feu même d'un ennemi qu'il avait l'habitude de combattre.

Cependant tous ces corps avaient fait halte, à peu de distance de nos avant-postes, attendant, pour se précipiter sur nos lignes, le feu qui devait lui annoncer l'attaque de la ligne de Morgan par le corps expéditionnaire, sous les ordres du colonel Thornton. Mais aucun signal ne paraissait, aucun bruit de mousquetterie ne se faisait entendre, et pourtant le jour commençait déjà à poindre.

Ce ne fut pas le seul désappointement éprouvé par sir Edward Peckenham. Il s'aperçut, avec étonnement, que le 44^e faisait

(1) Ville-Hardouin, conquête de Constantinople.

(2) De Joinville, *Mémoires*.

(3) *Chroniques de Froissart*.

(4) Bernard Diaz de Castille. Conquête du Mexique.

(Je cite de mémoire, n'ayant pas les originaux pour donner le texte.)